

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



La Jolie
MICHELINE PRESLE
qui a été choisie pour être
la partenaire de TINO ROSSI
dans « **LE SOLEIL A TOU-
JOURS RAISON** ».

ESPOIRS.

BLANCHETTE DELMARR



Blanchette De'marr a un frère et une sœur : Marc Anthony et Francette Elise. Comment voulez-vous qu'elle fit autre chose que devenir artiste ? Toute la famille est, en effet, engagée dans cette voie. Jusqu'à présent, Blanchette a surtout interprété de la comédie et a joué dans des revues. Elle a appris son métier de comédienne chez Eve Francis, cette femme étonnante dont le

nom est intimement lié aux débuts de l'art cinématographique.

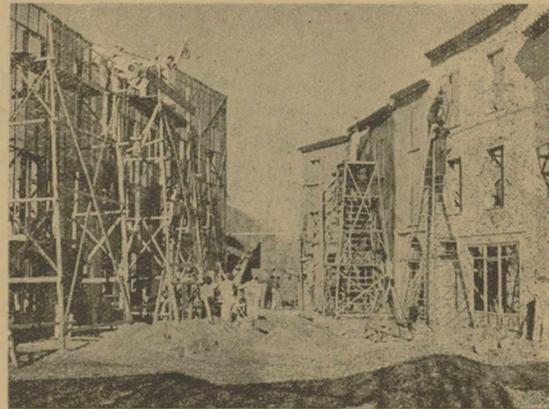
A Marseille, Blanchette Delmarr a joué dans *Altitude 3.200*, elle a également interprété des rôles importants dans *Eblouissement* et *Trois, six, neuf*. Après s'être perfectionnée dans la danse et le chant, notre charmante jeune artiste fit partie d'une grande tournée avec Mistinguett. Et je vous prie de croire que lorsque Blanchette vint nous rendre visite à la *Revue* et qu'elle fit pour nous une présentation « privée » de son nouveau tour de chant, les murs tremblaient tellement la jeune vedette montrait de fougue.

Aujourd'hui Blanchette De'marr présente son tour de chant sur la Côte et à Monaco (c'est précisément à Monaco que nous la voyons sur la photo) et nous la reverrons bientôt sur l'écran, car elle va ajouter le cinéma à son activité artistique. Elle jouera, en effet, des petits rôles (en attendant les grands) dans *Le Soleil a toujours raison*, de Pierre Billon et dans *Une femme dans la nuit*, d'Edmond T. Gréville.

Ces films constitueront-ils un double « tremp'in » pour Blanchette ? L'avenir le montrera.

F.

UN BEAU DÉCOR



Au moment où l'on a pu se plaindre — avec une bonne part de raison — de la pauvreté matérielle des films français d'après cette guerre, il est réconfortant de voir s'élever, dans un studio, des décors de l'importance de celui-ci.

Ce décor a été édifié à Nice, pour le film que tourne en ce moment Pierre Billon, sur un scénario de Pierre Galante, dialogué par Jacques Prévert, *Le Soleil a toujours raison*, qui marquera la rentrée à l'écran de Tino Rossi. Ainsi que nous l'avons annoncé, le célèbre chanteur a pour partenaires Charles Vanel, Pierre Brasseur, De'mont et

la charmante Micheline Presle, dont nous publions la photographie en couverture, et qui trouvera ici l'occasion d'affirmer son tempérament artistique dans un rôle fait pour elle.

LE SOUVENIR DE
MOSJOUKINE

Y a-t-il dans les salles où l'on projette actuellement *L'Homme de nulle part*, y a-t-il un seul spectateur parmi ceux qui ont vu *Feu Mathias Pascal*, qui n'ait sa pensée distraite du spectacle par le souvenir du premier des deux films qu'inspira l'œuvre de Pirandello ? Non que l'on éprouve irrésistiblement le besoin d'établir une comparaison entre les deux versions, Pierre Chenal s'étant efforcé de faire son film aussi différent que possible de celui de Marcel L'Herbier — ni entre les deux interprétations, mais parce que la personnalité d'Ivan Mosjoukine, qui fut le premier Mathias Pascal, a conservé un rayonnement tel que son souvenir est resté singulièrement vivant dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu.

Ivan Mosjoukine !... Rappelez-vous : *La Maison du Mystère*, *Le Brasier Ardent*, *Les Ombres qui passent*, *L'enfant du Carnaval*, *Le Lion des Mogols*, *Michel Strogoff*, *Le diable blanc*, *Le Sergent X...* et surtout *Kean* et *Casanova*.

Ivan Mosjoukine ! C'est-à-dire avant tout la distinction, la race — qualité qui n'est pas indispensable à l'acteur, mais à l'action de laquelle le public ne peut échapper, qu'il subit avec un plaisir indiscutable dès qu'il la rencontre en un de ses favoris — l'aisance en quelque costume qu'il eût à revêtir, la flamme, la passion romantique dans ce qu'elle a de plus attirant et aussi l'agilité, la scupesse (il aurait été un grand danseur — voyez *Kean* — s'il n'avait été un grand acteur et il aurait pu, sans se faire doubler, accomplir toutes les acrobaties dont certains films sont agrémentés — et il le prouva bien dans *Michel Strogoff*) et dominant tout cela, un visage harmonieux et aigu, un visage aussi mystérieux que celui de Sessue Hayakawa, aussi expressif où toutes les nuances du sentiment et de la pensée s'inscrivaient en touches d'une richesse et d'une subtilité incomparables, mais qui différait de celui de l'acteur japonais en ceci que le regard de ce dernier inquiétait par sa lourdeur tandis que celui du Russe inquiétait par son acuité : on subissait l'un comme un poids qui écrase, l'autre comme une lame acérée qui pénètre. Si l'on n'oublie pas le fameux « charme slave » dont Mosjoukine avait plus qu'aucun de ses compatriotes, une large provision, et si l'on ajoute que ce charme avait ceci d'original qu'il se rehaussait d'une ironie et d'un humour naturels qui auraient fait mer-

veille dans l'interprétation d'un personnage d'Oscar Wilde ou de Bernard Shaw, on aura indiqué que-ques-uns des traits caractérisant la personnalité d'Ivan Mosjoukine.

Né dans la bourgeoisie provinciale, Ivan Mosjoukine avait été destiné par sa famille à la carrière d'avocat et il avait déjà commencé ses études de droit, lorsqu'à la fin d'une période de vacances, au lieu de regagner les bancs de la Faculté, il se joignit à une troupe de comédiens qui donnait des représentations partout où on voulait bien l'accueillir... C'est à peu près l'aventure

par
RENÉ JEANNE

qui sert de thème au *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier, aventure éternelle et fréquente, l'automobile et le chemin de fer n'ayant privé le chariot de Théspis d'aucun de ses attraits, mais alors que tant de jeunes gens, qui se croient des aptitudes théâtrales, végètent dès qu'ils ont réussi à mettre les pieds sur les planches, Mosjoukine lui, ne s'était pas trompé sur sa vocation et dès ses débuts il eut la chance de se faire remarquer au point d'échapper très vite à la troupe qui lui avait ouvert ses rangs et d'être engagé au Théâtre d'Art de Stanislavsky où — deuxième chance — il se vit bientôt, confier le rôle du duc de Reichstadt dans *L'Aiglon* d'Edmond Rostand qui allait y être représenté... Ce fut naturellement un succès ! Puis, troisième chance : passage de la scène au studio et nouveaux débuts — à l'écran cette fois — non moins heureux que les précédents.

Ivan Mosjoukine jouissait donc d'une situation enviable et d'un commencement de réputation quand la guerre éclata... Il fut soldat — artilleur, je crois — fut assez sérieusement blessé pour être réformé, ce qui lui permit de revenir au studio. C'est là que la révolution le surprit.

Il était en Crimée à « tourner » des extérieurs d'un film, lorsque le mouvement rouge y fit son apparition. Pendant un temps, les événements qui se déroulaient n'empêchèrent pas mettre en scène, techniciens et acteurs de poursuivre leur labeur. Puis, un beau jour — un vilain jour plutôt

— le bruit se répandit que, sous prétexte de cinéma, c'était à l'espionnage que se livraient Ivan Mosjoukine et ses camarades... La troupe alors s'égala... Les uns disparurent, les autres, ayant sauvé ce qu'ils purent et garni de pièces d'or tout ce qui leur pouvait être une cachette, s'embarquèrent... Ce fut à Constantinople qu'ils s'arrêtèrent tout d'abord, à Constantinople où ils menèrent cette vie inattendue et romanesque qui a fourni à tant d'écrivains les sujets de romans, de contes et de nouvelles, où ils commencèrent un film, mais d'où ils résolurent de s'éloigner quand ils eurent constaté que le climat qui régnait sur les rives du Bosphore n'était guère favorable au travail cinématographique.

Ce nouvel exode devait mener Ivan Mosjoukine et sa camarade Nathalie Lissenko, à Paris où il avait été convenu que tous ceux qui pourraient y arriver essaieraient de se fixer en constituant une troupe capable de gagner sa vie, soit au Théâtre, soit au cinéma.

Ivan Mosjoukine et Nathalie Lissenko descendirent donc du train, un soir, à la gare de Lyon. On leur avait recommandé un hôtel où quelques-uns de leurs compatriotes s'étaient déjà installés, rue Jean-Jacques Rousseau.

« C'est à deux pas de la place du Palais-Royal », avait-on précisé.

Leur modeste bagage à la main, les deux artistes prirent donc le Métro, en descendant à la station indiquée et, sans rien demander à personne — ils savaient à peine quelques mots de français — traversèrent la place... Une porte était ouverte, ils en franchirent le seuil... Un homme en uniforme semblait les y attendre... Le portier de l'hôtel bien certainement ! Et comme ils purent, ils demandèrent si on pouvait leur donner une chambre... L'homme en uniforme eut un sourire : « Mais ce n'est pas un hôtel. Vous êtes à la Comédie-Française ! »

Mosjoukine aimait raconter cette petite histoire... La méprise qu'il avait commise l'amusait et, comme — n'étant pas slave à moitié — il était superstitieux, il y avait vu un heureux présage.

Et ma foi ! Il ne s'était pas trompé — c'était bien la première fois que la Comédie Française portait bonheur au Cinéma —



La séance de samedi dernier fut consacrée surtout au Livre du Spectateur, qui est maintenant, dans l'esprit que nous avons indiqué, mis à la disposition des membres du Club, à chacune de nos réunions et permanences. Orné d'illustrations humoristiques de Farinole, présenté par Mlle Terrasse, il fut inauguré sur scène par un de nos membres les plus actifs, M. Arrighi, dont l'opinion émise fit l'objet d'une discussion qui suffit à remplir presque toute la séance. Le Livre du Spectateur est donc une chose réalisée. Vendredi ou samedi prochain, le Journal mural du Club sera apposé. Et ce sera ensuite le tour de la Bibliothèque.

Il n'y eut point d'artiste chez nous ce samedi. Mais il y eut tout de même une surprise, dont les membres présents se montrèrent très satisfaits. Quant aux absents... tant pis pour eux !

SAMEDI 5 JUILLET à 17 h. 30
à notre local 45, rue Sainte :

Réception d'artistes

Nous sommes assurés entre autres, de la visite du réalisateur André Berthomieu et de sa femme, la belle artiste Line Noro.

NOTES IMPORTANTES (2^{me} fois 1)

Au moment de la fondation du Ciné-Club, il avait été prévu que les cotisations des mois de juillet, août et septembre ne seraient pas perçues, parce que nous avions pensé réduire considérablement notre activité en cette période.

Bien que le succès de nos réunions nous permette et nous oblige de maintenir cette activité momentanément telle qu'elle était jusqu'ici, bien que nous ayons encore de lourdes charges à supporter, nous tiendrons parole.

Toutefois, nous demandons à ceux de nos membres qui ne sont pas à jour de leur cotisation de vouloir bien nous en verser le montant jusqu'à juin inclus, faute de quoi il ne leur sera pas possible de participer à nos réunions à venir, ni d'être à nouveau comptés parmi nos adhérents à la rentrée d'octobre.

Il est bien entendu que tout nouveau membre, pour bénéficier de l'exonération des mois de juillet, août et septembre, devra acquiescer, par anticipation, les cotisations du quatrième trimestre, soit 15 francs pour les abonnés de 6 mois au moins à *La Revue de l'Ecran*, et 30 francs pour les non-abonnés.



Ivan Mosjoukine dans le rôle de Casanova, une de ses créations les plus célèbres.

car, très vite, la troupe que formèrent les Russes b'ancs échappés de Crimée — via Constantinople — connut le succès. Et ce n'était que justice car il y avait dans cette troupe des metteurs en scène comme Alexandre Velkoff, Tourjansky, Madejdine, des acteurs comme Nicolas Koline, Nicolas Rimsky, des actrices comme Nathalie Kovanko... Il y avait aussi des avocats, des banquiers, des officiers, des cosaques... Il y avait même un Prince... Quelques-uns de ceux-là se découvrirent des dons de comédiens et firent de la figuration — les plus heureux tinrent de petits rôles — les autres devinrent machinistes, accessoiristes, électriciens, régisseurs, maquilleurs... Et de cette collaboration, comme le cinéma n'en avait encore jamais vu, naquit une production dont la valeur et la personnalité s'imposèrent très rapidement et qui assurèrent au petit studio de Montreuil — ce ui-là même que Georges Méliès avait installé et où il avait réalisé la plupart de ses films — une raison nouvelle de tenir une place importante dans l'histoire de l'art cinématographique.

De cette troupe, de cette production, Mosjoukine était tout naturellement devenu la vedette, collaborant discrètement mais fort utilement à la mise au point du scénario et à la mise en scène des films dont il était l'interprète, et au lendemain de *Kean*, il s'était, non moins naturellement, élevé au tout premier rang des vedettes internationales de l'écran. On parlait de lui comme d'Emil Jannings, comme de Pola Negri, comme de Douglas Fairbanks ! Il pouvait tout faire, il réussissait aussi bien dans le comique que dans le dramatique, on le voyait dans tous les rôles, pas un auteur n'écrivait un scénario, pas un producteur n'établissait la liste des interprètes qu'il souhaitait pour un film, sans penser à lui...

Et lui, toujours aussi charmant, aussi

gentil garçon et chaque jour un peu plus généreux envers tout le monde, passait de succès en succès, estimant tout naturel d'augmenter, à chacun d'eux, le montant de son cachet... Et c'est ainsi que le jour vint où Mosjoukine fut trop cher pour la firme qui l'avait jusqu'alors employé... Il y eut rupture, rupture amicale, mais rupture... Et ce fut grand dommage pour tout le monde...

Le succès de *Casanova* vint pourtant confirmer Mosjoukine dans la certitude qu'il avait de se croire tout permis... succès tel qu'immédiatement une grande firme d'Hollywood qui cherchait à amputer le cinéma européen de tous les éléments capables de faire de lui un concurrent dangereux du cinéma américain, lui offrit un engagement.

Mosjoukine accepta... Pourtant, dès qu'il eut donné sa signature, il éprouva, sans savoir pourquoi, par le simple jeu de sa sensibilité, quelque chose qui ressemblait fort à des regrets.

Avec quelques amis, j'étais allé l'accompagner à la gare St-Lazare d'où le train devait l'emporter vers le paquebot... Il arriva, escorté de quelques compatriotes avec qui il avait, tout la nuit, couru les boîtes de Montmartre, notamment celle dont il avait été le parrain, qui portait le nom de son dernier succès, « Casanova » et qu'un incendie devait détruire quelques années plus tard. Il posa sa valise dans le coin du compartiment qui lui était réservé, jeta un coup d'œil sur la voyageuse qui occupait la place en face de la sienne : une vieille femme, très laide et accourée de façon ridicule, une vraie caricature. Puis il revint sur le quai et me dit : « Vous avez vu ? »

J'avais vu et à la pensée qu'il allait être condamné à rester plusieurs heures en face de ce tableau de laideur, je le plaignais car je connaissais son amour de la Beauté, sous toutes ses formes et plus particulièrement de la Beauté féminine...

— Oui, j'ai vu !

— Eh bien, voilà les em...bêtements qui commencent !

Pauvre Mosjoukine ! Il ne croyait pas si bien dire. Dès qu'il fut à Hollywood les em...bêtements commencèrent. Tout d'abord les dirigeants de la firme qui l'avaient engagé, le forcèrent à subir une opération de chirurgie esthétique qui modifia de façon regrettable l'expression de son visage, puis sa santé s'altéra... Enfin le premier rôle qu'on lui confia, assez peu fait peur lui, ne lui valut qu'un succès très inférieur à ceux auxquels il était habitué... Il se fâcha — ai-je dit qu'il n'avait pas très bon caractère — discuta et reprit sa liberté... Sans doute n'avait-il pas tort car la firme qu'il avait lâchée ne crut pas utile de le poursuivre pour rupture de contrat...

Comme tant d'autres, c'était pour rien — un peu moins même que pour rien — que Mosjoukine avait franchi l'Atlantique.

Revenu en Europe, il ne retrouva pas immédiatement un engagement. Puis il « tourna » un film en Allemagne... et puis ce fut l'irruption du « parlant ». Qu'il s'agit de tenir un rôle en français, en allemand ou en anglais, Ivan Mosjoukine, qui n'avait jamais cherché sérieusement à parler une autre langue que le russe, était affligé d'un accent gênant... On le vit bien dans *Le Sergent X*. Une neuve version de *Casanova* dans laquelle il fut « cocublé » ne lui rendit pas la place qu'il avait si brillamment occupée. (De ce demi-échec, il est juste de reconnaître que l'acteur était loin de porter toute la responsabilité : le scénario ne valait pas le premier. Un acteur, si grand que soit son talent, ne peut jouer la comédie tout seul et puis il est rare que la seconde version d'un film vaille l'originale surtout dans l'esprit du public qui oublie moins vite qu'on le croit et embellit tout ce dont il se souvient). Ne retrouvant pas sa vedette, Ivan Mosjoukine, courageusement, ne crut pas indigne de lui de se tourner vers les petits rôles. Jacques de Baroncelli lui en donna un dans la version parlante de son *Nitchevo*

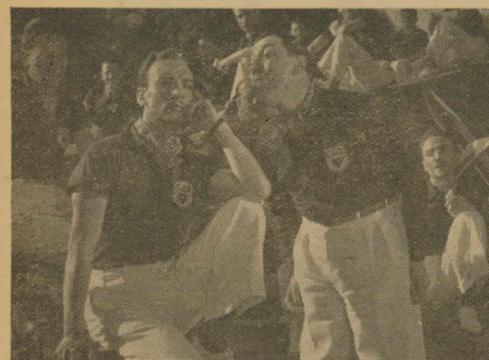
Ce fut tout...

Ivan Mosjoukine avait gagné beaucoup d'argent... Il l'avait jeté à tous les vents... Le fabuliste a conté cette histoire... La maladie survint... Il mourut dans un hôpital où l'amitié l'avait fait admettre...

Mais cette fin que l'on croirait être celle d'un héros romantique, si triste qu'elle soit, ne diminue en rien l'image qu'ont gardée de lui ceux qui l'ont aimé, cette image qui reste au premier rang de celles qui méritent d'être conservées dans les cinémathèques et de réparaître de temps à autre sur les écrans.

René JEANNE.

L'Enfant du Carnaval fut le premier film de Mosjoukine tourné en France. L'Enfant du Carnaval (version sonore) fut son dernier grand film.



Fernandel, entouré de Jean Marconi et de Jean Mercure

Or donc, pour répondre à une aimable invitation, je suis allé à Nice, voir terminer *Le Club des Soupirants*.

Avec ses fiacres miraculeusement exhumés on ne sait d'où, Nice a retrouvé une petite allure d'il y a vingt ans, qui ramène en ma mémoire des tas de souvenirs de mon âge ingrat. Et il y a aussi les taxis-vélos, comme à Paris. Mais ce sont les fiacres qui — sur cette Promenade des Anglais où de fols hivernants se lançaient à 100 et plus — nous conduiront, quartier de Fabron, dans une magnifique propriété privée, où la plus exubérante végétation tropicale voisine avec des pelouses soigneusement entretenues. Quel beau coin à rendre à la nature !

En attendant, des gens du cinéma, appartenant à toutes les subdivisions de l'espèce, s'emploient, sans malice aucune, comme s'il était impossible d'en concevoir une autre utilité, à piétiner pelouses et plates-bandes. Il y a un beau bassin avec des poissons rouges : « Saturnin Fabre y pêchait, nous dit quelqu'un, au cours des prises de vues d'hier. »

Aujourd'hui, on tourne. O miracle, je suis là et on tourne ! (Car il faut vous dire que lorsqu'on m'invite à venir tourner, je puis être assuré que neuf fois sur dix je ne verrai rien. C'est pourquoi je me suis souvent demandé comment se faisaient les films en France).

Donc, on tourne quelque chose. Sur une sorte d'estrade-terrasse, on y voit un orchestre, des hommes en spencer, des femmes en toilettes claires, et un couple. Le couple, qui constitue en ce moment le centre d'attraction, c'est Colette Darfeuil, de rose vêtue et le tout charmant Jean Marconi, qui, une drôle de moustache en brosse à dents sous le nez, transpirant sous un soleil excessif, a aujourd'hui l'air d'un petit monsieur agressif et malheureux. Colette Darfeuil, elle, est sur les bords de la crise de nerfs, mais elle le cache mieux. Car, à dire vrai, on les torture. On veut leur faire danser le « méringuet », une danse nouvelle imaginée pour le film, et décidément, ça ne rentre pas. Maurice Gleize, patient et têtu, s'obstine ; il y a toujours un détail qui accroche. Il coupe

MAURICE GLEIZE

a lezminé

LE CLUB DES SOUPIRANTS

sans ménagement les dernières figures du couple et le bel entrain de l'orchestre que dirige Fernand Sardou, une vieille connaissance des fidèles du Ciné-Club. « Vous y êtes, Sardou ? demande Gleize — Quand vous voudrez ! » dit Sardou, sans que l'on sache bien si c'est au metteur en scène ou aux musiciens qu'il s'adresse. Car, mine de rien, il laisse à ses exécutants l'impression que ce sont eux qui le conduisent. Je le verrai venir à moi tout à l'heure, amical et empressé. Il me confie que chaque soir, à peine les prises de vues terminées, il va avec son orchestre jouer dans un grand établissement de Nice. Petit cumulard, va !

Enfin, le méringuet est terminé, tout au moins pour le couple Darfeuil-Marconi et avant que l'un ou l'autre ait piqué sa petite cri-crise. Maintenant, on déplace la caméra. J'en profite pour approcher Gleize et l'opérateur Burel, ce dernier vêtu de knickerbokers de toile blanche et d'un superbe casque colonial. Tout deux sont contents du travail qui fut sans histoire et s'achèvera le surlendemain. Et l'on reprend. Cette fois-ci ce sont les spectateurs de tout à l'heure qui, gagnés à la nouvelle danse, vont à leur tour tâter du méringuet. Le petit monsieur Jean Mercure, et la vénérable Mme de Morlay vont accomplir les trois petits tours, et se choquer gentiment le postère. Là encore, c'est long à mettre au point. Et le soleil, ce soleil qui prodiguait tout à l'heure une lumière insolente et obligeait Burel à multiplier les filtres teintés, se cache. On ne terminera pas ce à aujourd'hui. Mais Gleize ne s'arrête pas pour si peu et en profite pour enregistrer des applaudissements, rumeurs de foule et bruits divers. A travers l'immense parc où, au milieu des soupirants en flanelle et des figurantes en robes moussues, déambulent de magnifiques laquais chamarrés (l'un d'eux, pipe au bec, porte au surplus un chapeau mou rabattu sur les yeux) j'accroche successivement la mignonne Louise Carletti, vêtue de lamé vert, et Andrex qui ne la quitte pas — c'est son amoureux dans le film, me renseigne-t-on — puis Georges Pécelet, toujours cordial et exubérant. Annie France se promène, et je ne fais qu'entrevoir Fernandel, qui fait trois petits tours et puis s'en va. Tout à l'heure, notre ami Soro,

venu avec le camion de la Radiodiffusion pour un reportage, devra aller réveiller au Négresco pour recueillir ses impressions. Par contre, Soro enregistre sur place une interview express de Louise Carletti et d'Andrex, et une scène du film avec les mêmes. Je ne verrai pas dans ce décor, Saturnin Fabre, Max Dearly, ni Marcel Vallée. Je les retrouverai le soir au Négresco, en compagnie d'un Raimu rigolard et presque aimable ! (mais cui, comme je vous le dis !) d'Albert Préjean, de Suzy Prim, de Lysiane Rey, de Katia Lova et de quelques autres. Mais ceci est une autre histoire.

Maintenant, il se fait tard, on plie bagage et mes confrères de la presse — ô conscience professionnelle ! — ont depuis longtemps quitté ces lieux. Je saurai plus tard qu'ils sont allés dépenser chacun vingt-cinq francs pour entrer, Jetée-Promenade, à la salle de jeu, et en laisser autant sur le tapis. En attendant ils ont rafé jusqu'au dernier fiacre.

Charitable, le camion de la Radiodiffusion Nationale — une vraie auto avec de la vraie essence ! — me recueille et je rentre en ville plein gaz, avec un Soro qui seul derrière, ébouriffé au milieu de ses appareils compliqués, a l'air d'un apprenti-sorcier enfantin et cordial.

A. de MASINI.

(Photos Continental Films)

« ...une interview-express de Louise Carletti avec Andrex, et une scène du film avec les mêmes. »



COMMENT ULYSSE - GUI SOL DEVINT ULYSSE - TROMPETTE

Personnages : Ulysse-Guisol, Ulysse-Trompette, Orgue de Barbarie.

(L'action se passe au cimetière des bateaux de Mourepiane, près Marseille).

Ulysse GUI SOL. — Salut lieux sinistres ! O tombes flottantes, salut !

Inquiétants et grinçants
Gémissements et pesants

Je vous vois aujourd'hui pour la première fois ! Seul dans ce macabre décor, il me faut au cœur l'audace d'un héros. N'ayant d'autre arme que ma patience, je dois trouver parmi ces sépultures, le *Tapageur*, vaisseau fantôme habité par les ombres qu'il nous faudra

Incarner ici-bas

Devant la Caméra...

(Il marche le long du quai attiré par les sons d'un vieux orgue de barbarie. Il s'arrête devant un vieux cargo. Celui-ci a l'air d'avoir gardé un peu de vie grâce à la musique qui sort de l'entrepont et aux fleurs dont les couleurs jouent au soleil sur le gaillard d'avant...)

LA MUSIQUE :



Ulysse GUI SOL (interrompant). — Enfin voici « Le Tapageur ». Des lents volubilis et des roses trémières grimpent autour des cordages ou plongent dans la mer. (Criant) Ohé du bateau !

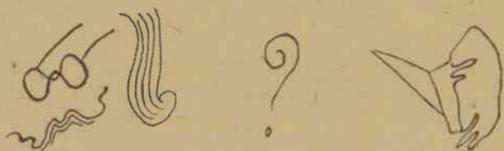
Ulysse TROMPETTE. — (découpe sa silhouette au pied du mat de misaine) Ohé du bout du quai ! Est-ce toi l'heureux mortel qui dois...

Ulysse GUI SOL. — ...l'interviewer.

Ulysse TROMPETTE. — C'est, en effet, le mot étrange que porte la dépêche d'Abel Gance. Que désires-tu, toi qui viens troubler mon repos ?



« Pourriez-vous nous raconter pour les lecteurs de *La Revue de l'Écran*, comment vous avez composé le rôle d'Ulysse Trompette que vous interprétez dans *La Vénus Aveugle* ? » — Telle est la question que nous avons posée à Henry Guisol qui vient de tourner *La Vénus Aveugle*, sous la direction d'Abel Gance, avec : Viviane Romance (Clarisse), Georges Flamant (Madère), Mary-Lou (Mireille), Lucienne Lemarchand (Gisèle) et Aquistapace (Indigo). Or, c'est à la suite d'un dialogue avec le personnage tel qu'il l'imaginait, dialogue qu'il a bien voulu nous narrer sous forme d'une scénette qu'Henry Guisol a créé cet être étrange et sub lunaire que sera Ulysse Trompette.



Ulysse GUI SOL. — Eh bien, voilà... Dans le film *La Vénus aveugle*, je dois interpréter le rôle d'Ulysse Trompette et je voudrais...

Ulysse TROMPETTE :
T'identifier à moi
Copier ma silhouette ?...

Ulysse GUI SOL. — C'est cela même ! Prends ton luth, poète, et me donne quelques précieux conseils. (Il grimpe à l'échelle de corde et enjambe le bastingage). Voyons d'abord le maquillage. Dois-je adopter lorgnons, lunettes, de longs cheveux, une petite moustache genre... Charlot ?

Ulysse TROMPETTE :
Fi donc, le maquillage importe peu,
Peut-être du gris aux cheveux...
Mais c'est le geste, le regard,
C'est le cœur, l'expression du visage
Qui composent un personnage...

Ulysse GUI SOL :
Rien d'illusoire, tu as raison
Mais permets-moi une question,
Comment donc serai-je vêtu ?
Qu'en penses-tu ?

(On remarquera que fortement influencé par son personnage, il emprunte déjà le ton lyrique de celui-ci.)

Ulysse TROMPETTE. — Tu dois, sous différents aspects, te présenter au public ; tu es d'abord un marin, mais qui, au cabaret du « Beuchon Rouge » exerce le soir, comme violon d'Ingres, le métier d'illusionniste...

Du soutien d'une nef
Emprunte un couvre-chef,
Revêts tes pectoraux
A l'aide d'un vieux maillot...

Ce sera là le vrai Ulysse. Quant au côté artiste, côté ridicule et douloureux...

Dissuadé par la douce Mireille de présenter mon numéro sous la forme d'un double personnage, mi-nègre, mi-pierrot, j'ai finalement adopté les vêtements et traits de Debureau. Pour le reste, un chapeau melon, une veste sombre et un pantalon à carreaux compléteront la garde-robe qu'il te faut.

Ulysse GUI SOL. — Je te remercie, mais encore devrai-je connaître et comprendre...

Ulysse TROMPETTE. — Comprendre quoi ?...

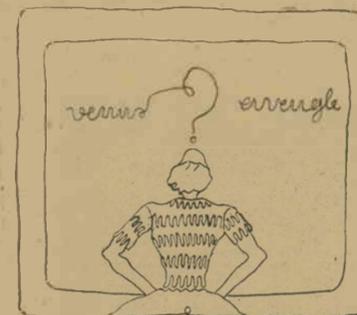


Clarisse, Mireille et Ulysse...

Texte et Dessins

de

Henry GUI SOL



Ulysse GUI SOL. — Ton âme, Ulysse !

Ulysse TROMPETTE. — Mon âme ?... Mon âme est celle d'un rêveur, d'un artiste, un poète... un être dont la joie eut été d'en créer... Mais si la scène ingrate a détruit mes projets.



Rien ne brisera mon envie,
Et confiant dans ma mission
C'est au Théâtre de la vie
Que je créerai de l'illusion !

(A ce moment, un nuage les enveloppe ; les deux Ulysses se confondent dans le soir qui commence à tomber.)

FIN



Le 16 mm.

Après avoir étudié les formats 8 et 9,5 millimètres, je vais vous parler, cette semaine, du 16 mm.

Ce format, qui a pris naissance en Amérique, a eu de nombreux adeptes dès son lancement.

Je peux dire que les véritables cinéastes-amateurs, appelons-les « les durs », tournent en 16 mm.

Il est actuellement le film substandard, et l'avantage de ce format réside en la possibilité de le transformer et de l'agrandir en 35 mm.

Ce format dispose d'émulsions extrêmement sensibles ; la dernière en date est fabriquée en Amérique et sa sensibilité est telle qu'il est possible de filmer, à la lueur d'un éclairage normal, avec un objectif ouvert à f : 1.5.

Ce film permet des prises de vues dans des théâtres, sujets qui étaient impossibles à filmer avant l'apparition de cette nouvelle émulsion.

Ce format permet des projections publiques, devant des milliers de personnes, sur un écran de 6 mètres de base.

C'est ce qui a été réalisé à Paris, le 7 janvier 1939, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, devant plus de 3.000 spectateurs et en présence des représentants du gouvernement et de Louis Lumière.

Au cours de cette séance a été projeté le film : 100 Années de photographie, 16 mm. d'une longueur de 635 mètres, qui avait spécialement été réalisé pour cette occasion par MM. Bricon, Acher et Vivie.

Voici d'ailleurs deux extraits de la presse parisienne sur cette sensationnelle manifestation :

... Mais l'intérêt sans doute culminant de cette manifestation résidait dans la projection du film *Cent Années de Photographie*, qui est enregistré avec un appareil d'amateur à 16 mm. réalisé remarquablement par MM. Raymond Bricon, Georges Acher et Jean Vivie...
« Le Petit Parisien ».

... Ce film de 16 mm. retraça fort brillamment et fort intelligemment toutes les applications dérivées de l'invention de Niepce et de Daguerre...
« Paris-Soir ».

Ce format est presque parfait, un seul inconvénient arrête certains cinéastes-amateurs : son prix.

Il est en effet le plus cher de tous les formats, aussi l'amateur moyen se tourne-t-il vers le 8 ou le 9,5 mm.

(Suite page 10).

Je vais vous raconter...

UNE MÈRE

La plaignre ? Evidemment, sa vie fut douloureuse, pleine de déceptions, mais au fond, je crois qu'elle fut malgré tout radieuse.

Marthe, depuis bien longtemps ne vivait que pour ses enfants, s'oubliait en eux-mêmes ; son mari en a vraisemblablement souffert, non pas qu'il ait été sacrifié à eux, mais il avait fini par devenir presque un cinquième enfant. Elle s'était habituée à protéger son manque de caractère et son insouciance, sa tendresse d'épouse avait pris une forme maternelle... et c'est un fils qu'elle



Paul Hörbiger (Dr. Kolbmüller)

tourage ; vingt fois on crut qu'elle céderait à la fatigue et aux privations ; elle tint bon, avec des miracles d'économie, elle parvint même à ce moment-là à acheter une blanchisserie. Oh ! ce n'était pas l'affaire Pirlinger telle que vous la connaissez maintenant, c'était bien plus modeste, mais pour la première fois, c'était bien à elle et lui enlevait le souci du lendemain immédiat.

Mais bien d'autres raisons de s'inquiéter lui viennent. Les enfants grandissent et l'un d'eux est un jour chassé du collège pour s'être sauvagement battu avec un camarade ; on le gronde, on s'étonne qu'il n'ait pas songé à sa mère... et puis l'on découvre que c'était justement pour elle qu'il s'était battu, tandis que son frère trop peureux, un peu lâche (il ressemblait à son père, celui-là) avait préféré ne pas s'en mêler. Assez honteux de cette aventure, Walter essaie de se racheter, de prouver son courage, il ne parvient qu'à prouver sa maladresse et ses aptitudes à tout gâcher.

Plus tard, ce fut le choix d'un métier, Walter devient musicien et Franzl danseuse, elle fait partie d'un corps de ballet. Félix travaille à la Blanchisserie, quant à Paul il a dû cesser ses études, car un accident l'a rendu complètement aveugle.

Marthe, devenue la meilleure amie de ses enfants, apprend un nouveau rôle, celui de la confidente ; elle soutient et encourage Paul qui se laisse aller au désespoir, elle

console la première peine d'amour de Franzl, elle évite à Félix une goujaterie et une lâcheté. Mais toute sa tendresse n'arrive à rien avec Walter, dont l'insouciance n'a plus rien de charmant, n'est plus que paresse et vice ; elle en arrive à le chasser de la maison. Je crois que ce moment-là fut plus difficile pour elle que le fut l'opération. Car c'est à cette époque qu'elle perdit un œil : un



grand chirurgien vint un jour lui annoncer qu'il pouvait rendre la vue à Paul en lui greffant un œil sain... elle n'a pas hésité et l'opération a parfaitement réussi. Paul n'oubliera jamais l'expression radieuse de sa mère lorsque, sortant de l'hôpital, la revoquant enfin il se précipita sur elle et s'arrêta tout interdit devant le bandeau noir qui lui traversait le front.

Elle ne regrette rien, dit-elle, puisqu'elle est une mère. Elle est comblée ; elle est grand-mère aussi maintenant, elle attend tout de la vie, confiante ; elle ne peut imaginer que ses enfants la trahissent.

Depuis, Walter est revenu, elle savait qu'il reviendrait, que tous se grouperaient autour d'elle comme lorsqu'ils étaient tout petits ; elle a tant sacrifié pour eux.

Evidemment, ce n'est pas une histoire bien extraordinaire, elle est de tous les jours. Dans sa simplicité, c'est pourtant une des plus belles que je connaisse. C'est pourquoi je vous le disais bien, Marthe est plus à envier qu'à plaindre.

R. de LECRAN.



Käthe Dorsch (Marthe)

perdit, bien plus qu'un soutien, lorsque Joseph mourut dans ce stupide accident.

Ce fut évidemment pour elle un moment horriblement grave, seule dans la vie, toute jeune encore, avec trois garçons et une fille ; pour eux, elle eut un cran inimaginable et une force qui stupéfia tous ceux de son en-

«... seule dans la vie, toute jeune encore, avec trois garçons et une fille »



LA CRITIQUE

LA NUIT DÉCISIVE.

L'histoire de *La Nuit Décisive* n'est pas neuve, ni originale, certes, mais elle est très bien racontée et jouée. Il s'agit d'une femme Tessa, qui a trouvé le bonheur auprès



Pola Negri et Sabine Peters dans La Nuit décisive

d'un riche homme d'affaires européen, le conseiller Brückmann, et qui, brusquement, voit surgir devant elle l'homme qu'elle a aimé autrefois, dans son lointain pays sud-américain. La nostalgie aidant, elle est prête à quitter son mari et à suivre le bel Alvarez, mais au dernier moment, des événements dramatiques et aussi le dévouement de Gisèle, la fille de Brückmann, la feront se ressaisir à temps.

Tout ceci nous est conté sobrement par le metteur-en-scène Nunzio Masalonna, qui a placé l'intrigue de son film dans des décors très agréables et parfois somptueux. Une excellente illustration musicale toute de mélodies nostalgiques et discrètes, souligne de nombreux passages. Quant à l'interprétation, elle nous donne le plaisir de revoir la grande artiste Pola Negri qui fait, dans le rôle de Tessa, une création vraiment intéressante. A ses côtés, encore un vieil ami : Ivan Pétrovitch, un peu vieilli, mais toujours aussi élégant, plein de noblesse, jouant la comédie avec distinction. La distinction est d'ailleurs la note dominante de *La Nuit Décisive*, car plusieurs des protagonistes ont une allure splendide : Hans Zesch Ballot, dans le rôle du conseiller Brückmann, Ernst Dumke dans celui de l'ambassadeur, jusqu'à Bruno Ziener en valet de chambre. Le rôle de Gi-

sèle est interprété avec un beau tempérament dramatique par Sabine Peters. Signalons aussi Hans Richter en hurluberlu sympathique et Olga Limburg, encore une ancienne connaissance que l'on n'avait plus vue depuis longtemps.

CONGO-EXPRESS.

Ça commence comme une étude psychologique de mœurs bourgeoises dans une petite ville de province, ça finit un peu comme un roman d'aventures avec deux trains qui, à toute vapeur, sur une voie unique, vont à la rencontre l'un de l'autre et un avion qui, pour les prévenir, se fracasse entre eux. Toute cette scène est parfaitement réussie, un montage heureux liant les gros plans des machines aux vues aériennes de la voie crée ce « creux dans l'estomac » indispensable à toute manifestation de cet ordre.



Une scène de Congo-Express

Entre temps l'action languit parfois, c'est la vie des colonies, avec sa chaleur torride, ses fièvres, ses « soulographies » et ses sentiments exacerbés.

Eduard von Borsody, le metteur en scène, n'a pas craint de donner le rôle de jeune premier sympathique à Willy Birgel, malgré sa tête de traître classique, c'est un bel exemple de déplacement d'acteur ; Marianne Hoppe est très belle dans la première partie et nous retrouvons la brute puissante de *Marajo* : René Deltgen, acteur taillé en force et qui semble se spécialiser dans les « durs » égarés dans des colonies plus ou moins civilisées.

R. M. A.

QUARTIER LATIN.

Quels qu'ils soient, les films dits « de jeunes » laissent rarement indifférents. Ceux qui, de corps ou d'esprit, se trouvent encore à une certaine proximité de cet âge, s'indignent généralement et se déclarent trabis ; ils disent d'ordinaire beaucoup de mal des films en question et sur le mode violent, voire grossier, histoire de prouver leur propre jeunesse. Quant aux autres, leur mauvaise mémoire aidant, ils sont tout émus, ils y vont même d'une larme en retrouvant des images et une atmosphère qu'en toute sincérité ils s'imaginent avoir vécues.

Quartier Latin, tout comme *Altitude* 3.200 reste dans cette règle, il n'est ni si blanc, ni si noir. Pierre Colombier a vu parfois son Quartier Latin comme auraient pu voir les Américains lorsqu'ils se mettent à imaginer Paris. Mais on y voit des photos de la Sorbonne, du Luxembourg et de « Chez Capoulade » ; on entend dans la salle des soupirs d'aise. Le succès d'un film dépend de l'opportunité de sa sortie. L'histoire est innocente ; on y présente les étudiants comme des bêtes curieuses encore qu'ils ne nous apparaissent pas si captivants que cela. Bernard Lancret joue « le riche qui se déguise en pauvre par amour ». Comme il est bien bâti, il se met tout nu, ou presque pour téléphoner à Blanchette Brunoy ; quant à Blanchette Brunoy, ce qu'elle fait n'est jamais dénué d'intérêt ; cette fille à douceur têtue, à expression sobre et intérieure est un des visages agréables du cinéma ; il semble que l'on puisse compter sur elle et attendre avec une certaine impatience les dernières phases importantes qu'elle a faites.

Ardisson campe une silhouette imprévue, Junie Astor a toujours l'air si dur que son sourire fait penser à un citron vert, quelques autres campent « les étudiants » et par-dessus tout ceux-là, ressort nettement Yves Deniaud qui a fait de Napoléon la figure centrale de cette histoire.

R. M. A.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tel. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs, 6 mois : 28 frs, 3 mois : 15 frs
Suisse :
37 Kanongasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs, 3 mois : 3 fr. 50 ; le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.

Autres pays :

1 an : 100 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.

(Chèques Postaux : A. de MASINI, 43, bd de la Madeleine, Marseille C. C. 468-02)

UNE NOUVEAUTÉ.

LE FILM MÉTALLIQUE

C'est évidemment d'Amérique que nous arrive la nouvelle pour le moins sensationnelle, et dont le journal *American-Cinematographer* se fait l'écho.

Film métallique ou film en celluloïd, qui l'emportera dans ce tournoi d'un nouveau genre ?

La revue se contente de signaler objectivement le fait à ses lecteurs, sans prendre parti pour ou contre.

Pour ma part, et après étude approfondie de la question, je suis certain que le film métallique se substituera au film en celluloïd et ceci, dans un avenir plus ou moins lointain ; mais je crois pouvoir affirmer sans trop risquer de me tromper que d'ici quelques années, peut-être cinq, peut-être dix, le film métallique deviendra d'un usage courant.

Pour ce nouveau procédé, la prise de vues continuerait à se faire sur pellicule négative en celluloïd et, ce n'est que pour tirage des copies positives, que le film en métal serait employé. Il serait recouvert d'une couche d'émulsion, et les opérations de tirage se feraient par contact, exactement comme pour le tirage des épreuves photographiques.

Alors que pour le film actuel, la projection a lieu par transparence, pour le film métallique elle aurait lieu par réflexion

LE CINÉMA D'AMATEUR

(Suite de la page 7)

Voici quelques données techniques pour ce format :

Largeur du film : 16 mm.

Images au mètre : 131

Format de l'image muette ou sonore : 7,47 x 10,41 mm.

Piste sonore de 1,65 mm. de largeur.

Une perforation de chaque côté de l'image ; d'un seul côté pour le film parlant, l'autre côté recevant la piste sonore.

Longueur de film pour une projection de 30 minutes, sonore : 329 m. 10 ; muet : 219 m. 42.

Jeu prochain, je vous parlerai des différentes sortes d'émulsions.

Jean BEAL.

© Amérique. — Une revue de cinéma d'outre-Atlantique nous apprend que la première caméra 16 m/m., a été construite par Kodak et date de 1920.

© France. — Il est possible de tirer des négatifs 35 m/m. d'après des films de 16 m/m. Les résultats, sont parfaits.

© France. — Parmi les films d'amateur réalisés par Louis Cuny, citons entre autres, *Montmartre*, *La Lorraine*, *Jeunesse en Liberté*, *La Voix Triomphante*.

exactement comme des appareils du genre cartoscope, servant à projeter des cartes postales ou des photos d'amateurs.

La luminosité serait plus grande, car le coefficient de réflexion est de 0,84 pour un film en métal, alors que le facteur de transmission d'un film normal n'est que de 0,77.

Voici déjà un avantage, et ce n'est pas le seul.

Les risques d'incendie seraient définitivement écartés, d'où une plus grande sécurité pour les salles de cinéma.

Vous ne verriez plus le film « casser » en plein milieu d'une scène palpitante.

La vie des copies serait prorogée d'une

Quand on tourne...

LES HOMMES SANS PEUR

— Cela vous surprend ?

— Un peu, laisse tomber Gérard Landry d'un ton sceptique, et c'est pour cela que...

— Je suis venu vous aider, tranche Georges Lannes.

Ce dialogue a lieu entre un financier en quête de spéculations et deux « hommes sans peur » : Claude Dauphin et Gérard Landry. Ces derniers sont les assistants du grand radiologue Jean Murat. Car le film d'Yvon Noé est consacré aux savants, obscurs pour la plupart, qui se sont usés au service de la Science.

L'histoire commence donc aux environs de 1895 à la découverte des rayons X. Et la scène à laquelle j'assiste se situe quelques années plus tard, alors que Jean Murat, déjà atteint du mal terrible, a dû être amputé une première fois.

Nous sommes dans un petit mas provençal où les deux élèves du grand professeur sont venus se réfugier pour continuer leurs recherches de protection contre les rayons.

— Coupez, lance Yvon Noé, d'une voix claire.

Pendant qu'on retouche le maquillage de Gérard Landry, Claude Dauphin va s'allonger sur un banc de bois du décor. Il ferme les yeux et paraît si béat que Pascal, l'assistant, en profite pour prendre une photo à son insu. Georges Lannes, lui, est soucieux. Son texte lui donne du fil à retordre.

L'homme à la claquette s'avance, et pour la troisième fois on va tourner. Vite, Claude Dauphin, sorti de sa torpeur, passe un peigne dans ses cheveux, chose étrange, tout ondulés. Et les répliques recommencent, nettes, bien timbrées.

Le son recharge ; j'en profite pour jeter un coup d'œil au salon luxueux qui se cons-

truit un peu plus loin, et dans lequel demain on tournera la soirée de fiançailles de Madeleine Sologne et de Claude Dauphin. Je crois déjà voir les couples tourner entre les colonnes de marbre blanc. Peintres et menuisiers tout à l'heure figés dans les poses les plus diverses, maintenant que la scène est finie, ont repris leur travail. Pas pour longtemps du reste, car déjà retentit le fatidique :

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.



JEAN MURAT

truit un peu plus loin, et dans lequel demain on tournera la soirée de fiançailles de Madeleine Sologne et de Claude Dauphin. Je crois déjà voir les couples tourner entre les colonnes de marbre blanc. Peintres et menuisiers tout à l'heure figés dans les poses les plus diverses, maintenant que la scène est finie, ont repris leur travail. Pas pour longtemps du reste, car déjà retentit le fatidique :

— Parez, lumières !

Avant qu'il ne soit trop tard, sur la pointe des pieds, je quitte le plateau où les prises de vues se déroulent dans une atmosphère si sympathique.

Françoise BARRÉ.

SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Robert Brasillach vient de publier à Paris *Notre Avant-Guerre*, des « souvenirs d'un homme de trente ans ».

— Toujours à Paris, Blanche Montel, Palau, Lucien Nat, Raymond Segard, Noël Roquevert, Martial Rébe etc., joueront *Le Poire aux sentiments* de Roger Ferdinand.

— Voici la distribution complète de *Fromont Jeune et Risler aîné*: Mireille Balin, Bernard Lancret, Marguerite Pierry, Junte Astor, Julien Carette, Arthur Devère, Gilberte Jonet, Francine Bessy, René Genin, Georges Vitray, Tichadel, France-Ellys, Marcelle Génial, Jean Servais et Larquey.

— Christian Chamborant va réaliser sous la supervision de Léon Mathot, un film policier, *Paroisse Blanche*, avec Sessuo Hayakawa, Junte Astor, Léon Mathot, Lucien Dalsace, Claude May, Roger Logris et Paul Azais.

— René Sarvil a écrit un scénario comique. Il sera bientôt réalisé, on ne sait pas encore par qui.

Prenons note...

Pierre Jourdan que nos Lecteurs connaissent déjà s'appellera désormais Louis Jourdan. Ce changement de prénom est dû à la protestation de l'artiste du théâtre parisien Pierre Jourdan, qui s'appelle ainsi de son vrai nom et utilise cette appellation depuis plusieurs années. Le Pierre Jourdan du cinéma s'est incliné et devient Louis Jourdan.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, Rue Paradis, 81 - MARSEILLE
Tél. : D. 50-93

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapisserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

— Rina Ketty a l'intention de tourner un grand film musical après s'être reposée en Tunisie. La musique de ce film sera composée par Vincent Scotto.

— Manuel Gary va jouer dans *Une femme dans la Nuit*, le film d'Edmond T. Gréville.

— On vient de tourner en Amérique une nouvelle version du *Dr Jekyll et Mister Hyde*. C'est Spencer Tracy qui joue le double rôle déjà interprété à l'écran par John Barrymore et Frédéric March.

— On peut adhérer au Ciné-Club aux permanences des lundis et vendredis, ou en nos bureaux, 43, Bd de la Madeleine.

— Francis Mony, le jeune artiste de music-hall, est arrivé à Marseille, libéré de captivité. Il travaille à la Radio et va bientôt faire ses débuts à l'écran.

— Denys Amiel, Saint-Georges de Bouhélier, Luc Durtain, Léon Frapié, Pierre Frey, Paullette Pax, Jacques Hébertot, André Thérive et Léon Lemonnier font partie du jury du Prix de la Pièce Populiste.

— Parmi ceux qui désirent prendre la succession de M. Montcharmont à la direction du Théâtre des Célestins à Lyon, *Le Figaro* note les noms de Simon Gantillon, René Bruyez et Abel Tarride.

— Jean-Louis Barrault met en scène des spectacles donnés au Stade Roland-Garros au profit du Secours National André Obey et Arthur Honneger et participent également.

— Après avoir terminé les représentations de *La Dame aux Camélias*, Edwige Feuillère jouera *Zaza* au Théâtre Hébertot, à Paris.

— Marc Allégret se prépare à tourner *L'Artésienne*. C'est Gaby Morlay qui sera Rose-Mamai, Micheline Prestes sera Vivette et Louis Jourdan incarnera Frédéric. Quant à Balthazar, ce sera Raimu ! On tournera dès que l'on aura remanié le scénario selon les dispositions de la Censure.

— En juillet, Henri Garat tournera un film, *Fou d'amour*, d'après un scénario d'Albert Willemetz. Garat se trouve actuellement à Paris où il vient de subir une grave opération.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINÉMAS



Quatre expressions de René Clair, alors qu'il dirigeait, à Hollywood, son premier film américain.

EPLUCHURES

Sous le titre *Un écraseur*, nous trouvons dans *Candide* la petite note suivante se rapportant à deux personnalités bien connues :

« On se souvient que, le 6 février 1910, M. Edouard Bourdet, alors administrateur général de la Comédie-Française, traversant à pied l'avenue des Champs-Élysées, fut renversé par une auto appartenant à M. Osso, producteur intermittent de films.

M. Bourdet eut de multiples contusions, la jambe gauche fracturée, dut rester allié pendant plusieurs mois et abandonner son poste.

La 17^e chambre correctionnelle a condamné, par défaut, la semaine dernière, Adolphe Osso, qui est resté en zone libre, à deux jours de prison, et cent francs d'amende d'une part. D'autre part, à titre de provision, il a été condamné à verser 65.000 francs. Car un expert médecin a été désigné pour fixer le pourcentage d'invalidité de la victime. »

Jeux et Divertissements.

On n'a pas oublié les représentations données dans la salle de notre Ciné-Club par les *Compagnons de la Basoche*, il y a peu de mois. Entre temps, cette troupe de jeunes a présenté ses farces et sottises du moyen-âge sur différentes scènes de la Côte d'Azur et tout dernièrement au Théâtre Municipal d'Alx. Les voici maintenant de nouveau à Marseille, dans la salle du Ciné-Club de *La Revue de l'Écran*, où ils présentent, le mercredi 9 et le jeudi 10 juillet, à 21 heures, un programme de « Jeux et divertissements », ultra-modernes cette fois-ci. On entendra notamment parmi toutes sortes de variétés musicales et de montages burlesques, des chansons et des poèmes de Jacques Prévert, ainsi qu'un sketch du même intitulé « Ah ! », mis en scène par Léo Sauvage dans un décor et avec des costumes de Dubout. Rappelons que ces représentations sont privées et réservées aux membres du Club des « Amis de la Basoche », pour lequel adhésions et cotisations sont reçues à l'entrée de la salle.

Les
GALERIES BARBÈS
ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB
" Les Amis de la Revue de l'Écran "

PEINTURE
DÉCORATION
ADY
THÉÂTRES-APARTEMENTS-MARQUES
115, Rue de la Darse
BUREAU : 2, Rue Vieux-Port
Tél. C. 1484 - MARSEILLE

Le Gérant : A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON



CHARLES VANEL

CHARLES VANEL
que nous allons revoir dans
Le Soleil a toujours raison



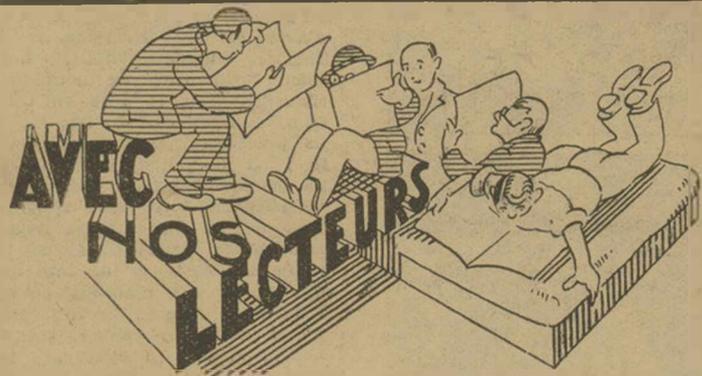
LOUIS JOUVET

LOUIS JOUVET
dans Topaze qui revient en ce moment
sur les écrans

NOS ARTISTES



COLETTE DARFEUIL
qu'on va revoir dans
Le Club des Soupirants



Jusette P., Alger. — Quelle importance cela peut-il bien avoir qu'Irène Dunne soit la femme du Dr Griffith, que Charles Boyer ait épousé une actrice américaine du nom de Pat Patterson et que Danielle Darrieux soit en train de ne plus être Madame Decolin ? Il y a des choses plus intéressantes que ça dans le cinéma, plus intéressantes aussi que l'âge de Shirley qui devient plus qu'une grande fille. En ce qui vous concerne mettez-vous deux choses dans la tête : les « enfants savants » sont, en général des espèces de monstres que l'on devrait mettre en cage, ce ne sont des artistes que dans des cas si exceptionnels qu'il vaut mieux n'en pas parler. Pour ce métier il faut savoir attendre et apprendre, réécrivez nous dans quatre ou cinq ans, il sera encore grand temps et peut-être, à ce moment là tournera-t-on des films en Algérie, cela facilitera les choses.

R. T. Avignon. — Vos projets sont évidemment réalisables et ce que vous avez fait jusqu'à maintenant, à défaut de vous aider énormément, vous sera certaine-

ment une base utile pour la partie technique du cinéma. Malheureusement, on ne saurait actuellement engager quiconque à entrer dans ce métier qui, mis au ralenti, ne peut nourrir ses techniciens actuels, on comprend également que ceux-ci ne tiennent pas du tout à en former d'autres, et ce n'est pourtant que dans les studios que l'on peut se former. Nous ne saurions trop vous conseiller d'attendre un peu. Dans un an, les circonstances peuvent avoir changé et la question se pose très différemment... c'est quand même un beau métier !

A. P. à Aiton. — Que voulez-vous faire de la date de naissance de Simone Simon ? Elle est toute jeune, authentiquement. Elle est retournée en Amérique et pour l'instant on n'a que peu de nouvelles sur son activité. Vous pouvez nous envoyer une lettre pour elle, mais sans garantie quant au résultat ! Evidemment, l'on doit payer à un auteur les droits d'adaptation ! Que faites-vous de la propriété intellectuelle ? Le son est solidaire de l'image

et ce sens qu'ils sont (en principe) pris en même temps, mais sur des bandes différentes. On fait souvent des « raccords » isolés. Le développement et le tirage des copies sont des travaux de laboratoire qu'il serait trop long de décrire ici.

Nous y consacrerons quelque jour un plus long article. Le prix de la pellicule vierge varie de jour en jour, cela n'a que peu d'intérêt, car on ne vous en vendra pas. Elle aussi est rationnée. En ce qui concerne vos projets et désirs, vous pouvez prendre pour vous, ce que nous disons à R. T. en Avignon.

M. H. à Seyssel. — Adressez-vous aux laboratoires Pathé 90, Bd Longchamp à Marseille, chez Lumière à Lyon et éventuellement aux studios Pagnol. En cas de difficultés, le Club des Cinéastes Amateurs de Provence, 45 rue Vacon à Marseille vous dépannera certainement. Quant à la rubrique du format réduit, vous voyez que c'est chose faite !

Andrée P. à Aix en Provence. — Nous ne voulons pas revenir sur nos réponses précédentes, mais si réellement vous êtes si décidée, nous essaierons de vous conseiller. Aix n'est pas si loin de Marseille en ce qui concerne les cours, par ailleurs vous êtes si jeune encore qu'il n'y a pas péril en la demeure. Essayez pourtant de venir nous voir, soit à nos bureaux soit les jours de séances ou de permanence, au local du Club, Rue Sainte. De vive voix, nous pourrions vous donner des indications plus précises. Encore une fois, pas d'illusions ! mais nous verrons ce que nous pourrions faire.

Jean R. à Châteauneuf les Martigues. — Vous le dites vous-même au début de votre lettre la carrière technique, dans le cinéma est littéralement « bouchée » provisoirement et semble devoir le rester, tant que la situation générale des studios restera inchangée. Néanmoins, votre lettre est certainement sincère, nous la faisons parvenir aux techniciens qui travaillent où vont travailler. De toutes façons nous serions heureux de vous voir à l'occasion d'une permission. Nous considérons comme trop sérieuses des lettres comme la vôtre pour les prendre à la légère.

Francine G. à Marseille. — Si j'étais figurante il me semble que je désirerais de toutes mes forces trouver une place de dactylo, mais de grâce ne faites pas le chemin inverse. Vos goûts artistiques ne trouveront aucune satisfaction dans ce métier. Vous resteriez des mois sans travailler et si parmi des milliers d'autres vous parvenez à faire quelques cachets vous vous apercevriez avec stupeur que c'est bien plus insipide, plus long et plus monotone que de travailler dans un bureau... évidemment, il y a le metteur en scène qui remarque une figurante et en fait une vedette... ça fait partie des contes de fées du cinéma, ne croyez plus aux contes de fées ou alors faites carrément appel à une vraie fée en lui demandant de transformer votre patron en Prince Charmant et votre machine à écrire en carrosse doré. Croyez bien que nous ne voulons ni plaisanter ni vous décevoir mais vous prévenir, nous voudrions vous éviter le ratage de centaines de jeunes filles qui pensaient comme vous !